

LEE KONITZ & DAN TEPFER

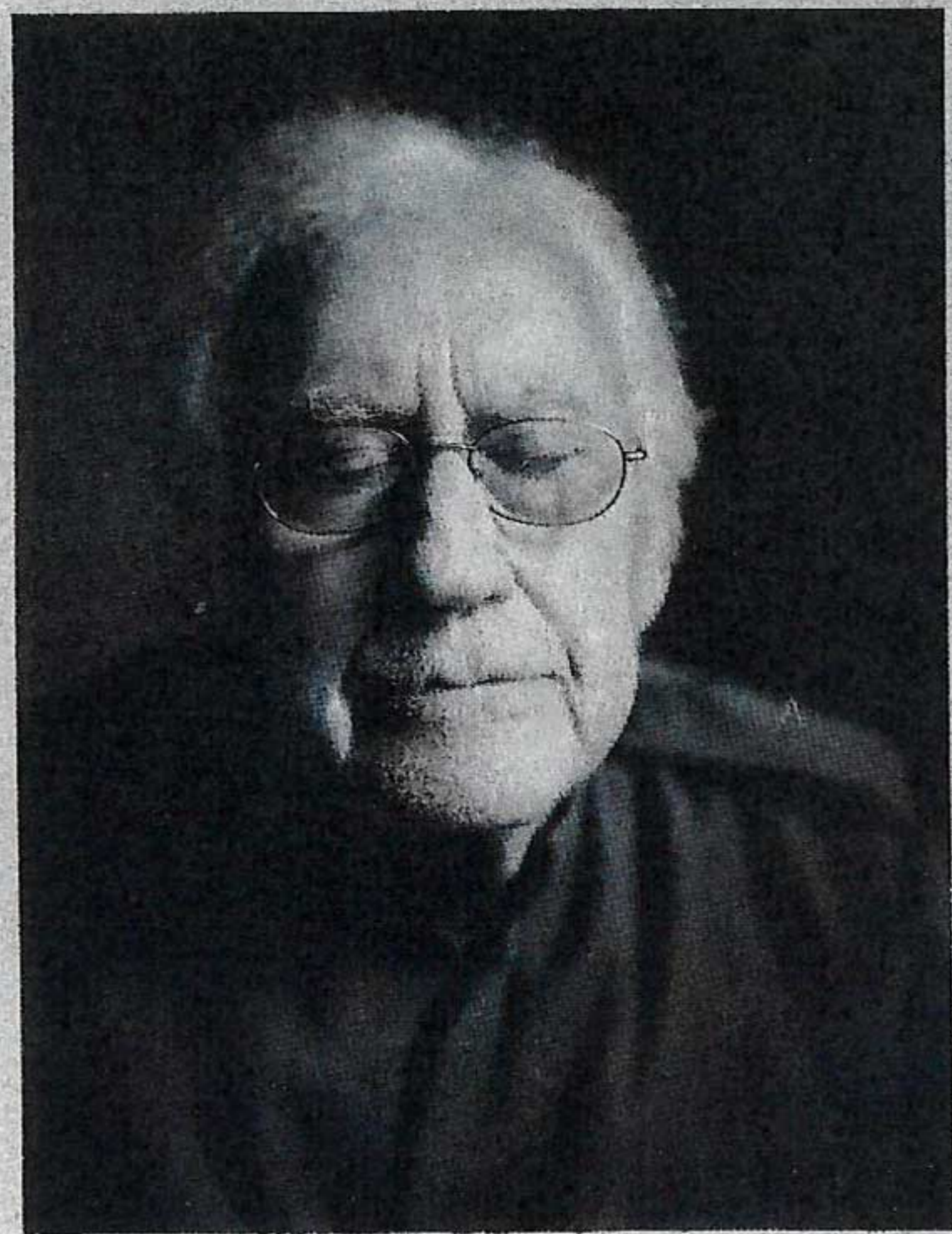
En tenue de combat

A 90 ans, le saxophoniste alto Lee Konitz vient de cosigner "Decade" avec le pianiste Dan Tepfer, de cinquante ans son cadet. Bilan d'une décennie de complicité et mode d'emploi du bien vieillir.



« *La vieillesse n'est pas un naufrage* », me crie une jeune amie de 90 ans, m'accueillant du fond de son jardin isolé à l'orée d'une forêt, « *la vieillesse est une lutte !* ». Je scrute au creux des froissements parcheminés et tavelurés de son visage les traits de Flore dans *Le Printemps* de Botticelli qu'elle porte encore aujourd'hui comme l'étendard de toute une vie. Lee Konitz, 90 ans lui aussi, n'a jamais eu cette grâce. Son physique et sa présence scénique m'a toujours plutôt évoqué la cocasserie d'un Woody Allen, sans le côté geignard et indécis du personnage. Car le bonhomme Konitz est un guerrier qui ne s'est jamais résolu au naufrage. Et ça n'aura jamais été aussi vrai que sur les puissantes photos qu'a prises de lui Josh Goleman pour l'album de son nouveau disque "Decade".

Le visage est dur sous les verres fumés, déterminé, et les épaulettes de son *battledress* soulignent cette moue ombrageuse, ce menton volontaire et dressé comme par défi à la nouvelle décennie qui se présente à lui. Un guerrier. Quel jazzman ne l'est pas ? Lorsqu'il faut gagner sa vie, gig après gig, négocier son cachet, exiger un hôtel correct pour jouer devant des publics de dineurs. Je le revois, il y a une quinzaine d'années, dans un nouveau club bruxellois qui avait déjà pignon sur rue. Le patron : « *Ah ! Il ne swingue pas le vieux, ce soir !* ». On lui fait remarquer : « *Vous avez vu votre public. Vous croyez qu'il donne envie de swinguer ?* ». Devant nous, une tablée venait d'applaudir un gâteau d'anniversaire en plein solo de contrebasse. Au troisième set, le parterre vidé de ses importuns (auxquels les artistes devaient paradoxalement leur cachet), une poignée de fidèles s'étant rassemblée au pied de l'estrade, Lee s'était réveillé tel un vieux lion et sa musique rugissait de bonheur de jouer avec ses musiciens d'un soir. Je quittais le club en l'imaginant écouter patiemment les sempiternels compliments, se faire payer son dû, gagner sa chambre d'hôtel, prendre seul un train le lendemain en traînant sa valise et son sax, en direction d'un nouveau club à Paris ou Amsterdam où une nouvelle rythmique l'attendait qu'il ne connaîtrait peut-être pas. Un franc tireur, avec pour arme l'exigence, doublée d'une bonne dose d'humour, et lui-même pour premier adversaire.



Conversation with himself

Il naît le 13 octobre 1927, à Chicago où il fait la connaissance du pianiste Lennie Tristano qu'il suivra à New York. L'école tristanienne, une école de la rigueur. Une bande d'intellos dira-t-on, des handicapés du feeling et du swing. Ce n'était pas l'avis de Miles Davis qui prit Lee Konitz dans son nonette de 1948 à 1951 et répondit vivement aux critiques que ça lui valut. C'est à l'école tristanienne que Konitz apprit à se défier du cliché, fût-il parkérien ou plus tard coltraniens. Chez les tristaniens, on apprend à puiser dans l'instant, au plus profond de soi, la réponse à la situation harmonique telle qu'elle se présente, mesure après mesure. Et de même que les thèmes tristaniens sont des développements continus sans redite, la phrase de Konitz est un déroulé continu d'idées vraies ne correspondant à aucun procédé, une éthique qui conduisit Tristano et ses disciples à pratiquer l'improvisation libre, dès la fin des années 1940. S'ils ont un modèle, c'est Lester Young, parfait libre penseur de l'improvisation dont Lee Konitz adoptera la décontraction et la sonorité moelleuse jusque sous les balles traçantes et parmi les barbelés du bebop, ne retenant de Charlie Parker que l'articulation, mais traitée à la mine douce.

Ci-contre, la pochette de "Motion" de Lee Konitz, enregistré en 1961 avec Sonny Dallas à la contrebasse et Elvin Jones à la batterie.



On lui reprochera ce moelleux, ce manque d'à tout comme Hugues Panassié reprochait à Les ne pas swinguer. Absurde pour l'un comme pour l'autre. Écoutez Lee Konitz sur "Motion" en trio avec Elvin et Sonny Dallas. Vous m'en direz des nouvelles. temps, il a "tué" le père Tristano, a joué avec les coasters, dans les moyennes formations de Gerry Mulligan et dans les sections du Stan Kenton Orchestra fait une carrière *free-lance*. En 1967, il enregistre "Lee Konitz Duets" (avec les saxophonistes Joe Hanson et Richie Kamuca, le vibraphoniste Karl Berger, le tromboniste Marshall Brown, le violoniste Ray Lippincott, le pianiste Dick Katz, le guitariste Jim Hall, le bassiste Eddie Gomez, le batteur Elvin Jones). *coco ! C'est quoi ton projet ? - Mon projet ? C'est Lee Konitz, en conversation avec qui je veux, je veux.* » La formule duelle sera désormais récurrente sans autre plan de carrière que la vérité de l'instant, notamment avec son ami Martial Solal, mais aussi avec le formidable duo sax-contrebasse de 1974 sur les chœurs de Cole Porter avec le contrebassiste Red Mitchell ("Concentrate On You"). À l'époque, il enregistre un disque en solo : "Lone-Lee", un standard par fait sans véritable exposé. C'est un peu comme s'il étirait sur près de vingt minutes ces introductions dont il nous régale à chaque concert, progressivement à pas, déroulant le fil de sa pensée comme on raconte une histoire en tenant son auditoire en haleine, longuement à cache-cache avec notre mémoire avant de révéler le standard à l'entrée de la rythmique Keith Jarrett, qui lui rend hommage dans "Tribute". Lui doit-il pas un peu de cet art du cheminement ? l'on crédite ordinairement à Ornette Coleman et Sébastien Bach ?

De l'improvisation pure

Avec l'âge, la justesse est devenue problématique (critique qu'il accepte d'entendre), mais c'est devenu une marque de fabrique. En écoutant "Conversations with himself", on se demande si elle s'est résolue ou si c'est noté, dès lors qu'elle a été identifiée l'inimitable sonorité tristanienne, assimile cette intonation comme, une fois qu'on y a goûté, on ne grimace plus au goût du caractère. La vitesse est devenue secondaire et la sonorité moins franche, ce à quoi il répliqua : *n'ai pas ralenti, je pense que j'ai essaimé mon son.* » Qui le découvre aujourd'hui, rien en connaît, pourra s'offusquer de sa fragilité, comme le public put être consterné par la lente entrée en scène de Jim Hall plié droit sur sa canne lors de sa dernière a-

parisienne, et par cette espèce de miniaturisme musical sans âge auquel le guitariste se livra dans le gigantisme de Pleyel. Tandis que certains vieux prosélytes prêchent le rite ancien d'une époque qu'ils déclarent eux-mêmes révolues à de jeunes dévots pratiquant leur bebop dans un parfait latin ecclésiastique, Lee Konitz, comme Jim Hall, essentialise à l'écart de tout dogme, sans renoncer, mais sans tricher avec son âge et les moyens physiques qui lui sont encore accordés. En 2009, il enregistrait un magistral "Live At Birdland" avec Brad Mehldau, Charlie Haden et Paul Motian, ainsi qu'un décapant "At The Village Vanguard" avec Minsarah, un trio de jeunes trublions rencontrés en Allemagne. Deux ans auparavant, il avait commencé de travailler en duo avec le pianiste Dan Tepfer, alors âgé de 25 ans, présenté par Martial Solal.

Le titre "Decade" désigne cette décennie de collaboration, jusqu'à ce recueil de séances informelles qui se sont succédées en 2015 et 2016. Ni standard, ni partition. De l'improvisation pure. Ça commence par un piano tintinnabulant sur lequel, deux minutes trente durant, le saxophone se livre à des figures de cerf-volant sur une ondoyante prairie. Le 11 septembre 2015, Lee Konitz suggère un hommage aux victimes du Trade Center qui devient une suite en trois parties complémentaires et distinctes par la cohérence motivique et dramatique de chacune. Un autre jour, au studio Yamaha qui accueille leurs débats, découvrant un Disklavier Player Piano (authentique piano pouvant rejouer seul des prestations antérieures par la grâce du numérique), les deux hommes improvisent – sur des fonds programmés par Tepfer – de frêles "bucoliques" que Konitz conclue en entonnant, énigmatique, des onomatopées comme empruntées à quelque incantation cherokee ou au briolage du bouvier poitevin derrière ses bœufs. Trois morceaux datant de 2010 sont des polyphonies de saxophone où Lee Konitz improvise avec lui-même par re-recording.

Sous un masque

Dans tous les cas, on retrouve cet art du cheminement auquel, en dix ans, Dan Tepfer a appris à prendre part, apportant sa culture pianistique qui doit aux compositeurs du XX^e siècle, mais aussi la connaissance de Bach auquel ne sont pas étrangères les improvisations fuguées de Konitz. Les vieux standards qui lui sont chers sont absents, mais on respire les effluves de ce qu'il en tira tout au long de son œuvre, cette essentialité qu'il revendique depuis quelques années, la mise à nu de cette liberté, de cette fantaisie qu'il a toujours revendiquées, qui tournent à la facétie lors de ses annonces et désannonces sur scène. Lors l'un de ses concerts récents au Sunside, se faisant montrer les dessins croqués par notre illustratrice Annie-

Claire Alvoët, le saxophoniste se trouva trop vieux. Le lendemain, elle lui présenta son portrait en bébé. Enchanté, il s'en empara et, en ayant fait un rouleau, s'en servit comme d'une longue vue pour dévisager un à un ses auditeurs pendant les solos de piano. À la Une de "Decade", ce n'est cependant pas en bébé qu'il s'est laissé photographier, mais sous un masque de vieil homme mi-mortuaire et mi-narquois, pour un album aux allures parfois fantomatiques et psychopompes, où, comme chez Ornette Coleman, une poignante mélancolie et une innocente gaîté se mêlent l'une à l'autre. À l'issue d'une sorte de scherzo du piano sur lequel les lignes de Konitz se sont effilochées jusqu'à s'éteindre, il semble vouloir saisir le souvenir d'un cantique, sa voix frêle évoquant le fameux « *Tout... ta-la-la... tout s'oublie [...]* On perd ses classiques » prononcé par Winnie dans *Oh les beaux jours* de Samuel Beckett. Soudain, l'oreille est en alerte. Quelque chose est apparue que le jazzman connaît bien. Comme une ombre, comme une odeur, une brise mélodique, une séquence harmonique, un cadre métrique : c'est *Body And Soul* qui s'invite sans être précisément exposé mais où, pour terminer cet album, le soldat Konitz s'aventure une énième fois, d'un pas certes fragile dans les sous-bois harmoniques plutôt crépusculaires où l'entraîne Dan Tepfer, mais avec ce mélange d'assurance et d'étonnement, encore somnambule au premier jour du printemps, qu'affiche le visage de Flore dans le tableau de Botticelli. •

À LIRE *Conversations On The Improviser's Art*, Lee Konitz et Andy Hamilton, The University of Michigan Press.



Lee Konitz Dan Tepfer

Decade

1 CD Verve / Universal

Lee Konitz (ss, as, voc), Dan Tepfer (p). Manhattan, Yamaha Artist's Services, juillet 2015-février 2016 + domicile de Lee Konitz, septembre 2010 (séances en re-recording).

